

VADIUS. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.  
 TRISSOTIN. Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.  
 VADIUS. Allez, rumeur de halle, opprobre du métier.  
 TRISSOTIN. Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.  
 VADIUS. Allez, cuisire...

PHILAMINTE. Eh, messieurs! que prétendez-vous faire?  
 TRISSOTIN (à Vadius). Va, va re-tituer tous les bontoux larcins  
 Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS. Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse  
 D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN. Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit  
 VADIUS. Et toi de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN. Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN. Je t'y renvoie aussi.

VADIUS. J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.  
 Il me donne en passant une atteinte légère  
 Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;  
 Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,  
 Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN. C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable;

Il croit que c'est assez d'un coup pour l'accabler,

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler:

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;

Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS. Ma plume l'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN. Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS. Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN. Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

## SCÈNE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN. A mon emportement ne donnez aucun blâme:  
 C'est votre jugement que je défends, madame,  
 Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE. A vous remettre bien je me veux appliquer.  
 Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette:  
 Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète  
 De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;  
 Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE. C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire;

Les doctes entretiens ne sont point mon affaire:

J'aime à vivre aisément; et, dans tout ce qu'on dit,

Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;

C'est une ambition que je n'ai point en tête;

Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête;

Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos

Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE. Oui; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon comte

De souffrir dans mon sang une pareille honte.

La beauté du visage est un frêle ornement,

Une fleur passagère, un éclat d'un moment,

Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;

Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.

J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner

La beauté que les ans ne peuvent moissonner,

De faire entrer chez vous le désir des sciences,

De vous insinuer les belles connaissances;

Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,

C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit.

(Montrant Trissotin.) Et cet homme est monsieur, que je vous détermine

A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE. Moi, ma mère?

PHILAMINTE. Oui, vous: faites la sotte un peu.

BÉLISE (à Trissotin). Je vous entends: vos yeux demandent mon aveu

Pour engager ailleurs un cœur que je possède.

Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède;

C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN (à Henriette). Je ne sais que vous dire en mon ravissement,

Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore

Me met...

HENRIETTE. Tout beau, monsieur, il n'est pas fait encore:

Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE. Comme vous répondez!

Savez-vous bien que si... Suffit. Vous m'entendez.

(A Trissotin.) Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

## SCÈNE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE. On voit briller pour vous les soins de notre mère;

Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE. Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE. C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE. Je vous le cède tout, comme à ma sœur aimée.

ARMANDE. Si l'hymen, comme à vous, me paraissait charmant,

J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE. Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête,

Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE. Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,

Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents;

Une mère a sur nous une entière puissance;

Et vous croyez en vain, par votre résistance...

## SCÈNE VIII.

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRYSALE (à Henriette, lui présentant Clitandre).

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.

Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main,

Et le considérez désormais dans votre âme

En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE. De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE. Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents;

Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE. Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE. Qu'est-ce à dire?

ARMANDE. Je dis que j'apprends fort

Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord;

Et c'est un autre époux...

CHRYSALE. Taisez-vous, péronnelle;

Allez philosopher tout le soul avec elle,

Et de mes actions ne vous mêlez en rien.

Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien

Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.

Allons vite.

## SCÈNE IX.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE. Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE. Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!

CHRYSALE (à Clitandre). Allons, prenez sa main, et passez devant nous;

Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!

(A Ariste.) Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;

Cela ragailardit tout à fait mes vieux jours;

Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE. Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;

Elle a fait vanité de son obéissance.

Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi

S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,

Et semblait suivre moins les volontés d'un père,

Qu'affecter de braver les ordres de sa mère.

PHILAMINTE. Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux

Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,

Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,

Où l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE. On vous en devait bien, au moins, un compliment;

Et ce petit monsieur en use étrangement

De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE. Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.

Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours;  
 Mais dans ses procédés il m'a déçu toujours.  
 Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,  
 Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

## SCÈNE II.

CLITANDRE, entrant doucement et écoutant sans se montrer;  
 ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE. Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,

Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée

Que là-dessus je parle en fille intéressée,

Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait

Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.

Contre de pareils coups l'âme se fortifie

Du solide secours de la philosophie,

Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout.

Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.

Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;

Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.

Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,

Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE. Petit sot!

ARMANDE. Quelque bruit que votre gloire fasse,

Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE. Le brutal!

ARMANDE. Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,

J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE. L'impertinent!

ARMANDE. Souvent nous en étions aux prises;

Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE (à Armande). Eh! doucement, de grâce. Un peu de charité,

Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.

Quel mal vous ai-je fait et quelle est mon offense,

Pour aimer contre moi toute votre eloquence;

Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin

De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?

Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?

Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE. Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,

Je trouverais assez de quoi l'autoriser;

Vous en seriez trop digne, et les premières flammes

S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,

Qu'il faut perdre fortune et renoncer au jour

Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.

Au changement de vœux nulle horreur ne s'égalé;

Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE. Appelez-vous, madame, une infidélité

Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté?

Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;

Et si je vous offense, elle seule en est cause.

Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur;

Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;

Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,

Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.

Tous mes feux, tous mes soins, ne peuvent rien sur vous,

Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux:

Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.

Voyez: est-ce, madame, ou ma faute, ou la vôtre?

Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?

Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE. Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,

Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,

Et vouloir les réduire à cette pureté

Où du parfait amour consiste la beauté?

Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée

Du commerce des sens nette et débarrassée;

Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,

Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.

Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,

Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière;

Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,

Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.

Ah! quel étrange amour, et que les belles âmes

Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!

Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,

Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;

Comme une chose indigne il laisse là le reste:

C'est un feu pur et net comme le feu céleste;

On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,

Et l'on ne penche point vers les sales désirs.

Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;

On aime pour aimer, et non pour autre chose:

Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,

Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE. Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,

Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout comme une âme

Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part.

De ces détachements je ne connais point l'art;

Le ciel m'a dénié cette philosophie,

Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.

Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,

Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,

Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées

Du commerce des sens si bien débarrassées:

Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés;

Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;

J'aime avec tout moi-même; et l'amour qu'on me donne

En veut, je le confesse, à toute la personne.

Ce n'est pas là matière à de grands étirements;

Et, sans faire de tort à vos beaux sentiments,

Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,

Et que le mariage est assez à la mode.

Passer pour un lien assez honnête et doux

Pour avoir désiré de me voir votre époux,

Sans que la liberté d'une telle pensée

Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE. Eh bien! monsieur, eh bien! puisque, sans m'écouter,

Vos sentiments brutaux veulent se contenter:

Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,

Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,

Si ma mère le veut, je résous mon esprit

A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE. Il n'est plus temps, madame, une autre a pris la place;

Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce

De maltraiter l'aisé et blesser les bontés

Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE. Mais enfin comptez-vous, monsieur sur mon suffrage

Quand vous vous promettez cet autre mariage?

Et dans vos visions, savez-vous, s'il nous plaît,

Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

Les exemples fameux ne me manqueraient pas.  
**TRISSOTIN.** Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.  
**CLITANDRE.** Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.  
**TRISSOTIN.** Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.  
**CLITANDRE.** Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.  
**TRISSOTIN.** J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance  
 Qui faisait les grands sots, et non pas la science.  
**CLITANDRE.** Vous avez cru fort mal ; et je vous suis garant  
 Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.  
**TRISSOTIN.** Le sentiment commun est contre vos maximes,  
 Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.  
**CLITANDRE.** Si vous le voulez prendre aux usages du mot,  
 L'alliance est plus grande entre pédant et sot.  
**TRISSOTIN.** La sottise dans l'un se fait voir toute pure.  
**CLITANDRE.** Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.  
**TRISSOTIN.** Le savoir garde en soi son mérite éminent.  
**CLITANDRE.** Le savoir, dans un fat, devient impertinent.  
**TRISSOTIN.** Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes.  
 Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.  
**CLITANDRE.** Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,  
 C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.  
**TRISSOTIN.** Ces certains savants-là peuvent, à les connaître,  
 Valoir certains gens que nous voyons paraître.  
**CLITANDRE.** Oui, si l'on s'en rapporte à des certains savants :  
 Mais on n'en convient pas chez ces certains gens.  
**PHILAMINTE** (à Clitandre).  
 Il me semble, monsieur...  
**CLITANDRE.** Eh ! madame, de grâce !  
 Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe.  
 Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant,  
 Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.  
**ARMANDE.** Mais l'offense aigre de chaque repartie  
 Dont vous...  
**CLITANDRE.** Autre second ! Je quitte la partie.  
**PHILAMINTE.** On souffre aux entretiens ces sortes de combats,  
 Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.  
**CLITANDRE.** Eh ! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense,  
 Il entend raillerie autant qu'homme de France ;  
 Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,  
 Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.  
**TRISSOTIN.** Je ne m'étonne pas, au combat que j'esuie,  
 De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie ;  
 Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.  
 La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit ;  
 Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;  
 Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.  
**CLITANDRE.** Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour ;  
 Et son malheur est grand de voir que chaque jour  
 Vous autres beaux esprits vous déclamez contre elle ;  
 Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,  
 Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,  
 N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.  
 Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,  
 Avec tout le respect que votre nom m'inspire,  
 Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,  
 De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;  
 Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête  
 Que, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête ;  
 Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout ;  
 Que chez elle on se peut former quelque bon goût,  
 Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,  
 Tout le savoir obscur de la pédanterie.  
**TRISSOTIN.** De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.  
**CLITANDRE.** Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?  
**TRISSOTIN.** Ce que je vois, monsieur, c'est que pour la science  
 Rasius et Baldus font honneur à la France,  
 Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,  
 N'attire point les yeux et les dons de la cour.  
**CLITANDRE.** Je vois votre chagrin, et que, par modestie,  
 Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie.  
 Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,  
 Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros ?  
 Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,  
 Pour accuser la cour d'une horrible injustice,  
 Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms  
 Elle manque à verser la faveur de ses dons ?  
 Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire !  
 Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire !  
 Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,  
 Que, pour être imprimés et reliés en veau,  
 Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes ;  
 Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;  
 Qu'au moindre petit bruit de leurs productions  
 Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;  
 Que sur eux l'univers a la vue attachée,

Que partout de leur nom la gloire est épanchée,  
 Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,  
 Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,  
 Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,  
 Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles  
 A se bien barbouiller de grec et de latin,  
 Et se charger l'esprit d'un ténébreux botin  
 De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :  
 Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;  
 Riches, pour tout mérite, en babil importun ;  
 Inhabiles à tout, vides de sens commun,  
 Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence  
 A décrier partout l'esprit et la science.  
**PHILAMINTE.** Votre chaleur est grande ; et cet emportement  
 De la nature en vous marque le mouvement.  
 C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

## SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

**JULIEN.** Le savant qui tantôt vous a rendu visite,  
 Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,  
 Madame, vous exhorte à lire ce billet.  
**PHILAMINTE.** Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,  
 Apprenez, mon ami, que c'est une sottise  
 De se venir jeter au travers d'un discours,  
 Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours  
 Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.  
**JULIEN.** Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

« Trissotin s'est vanté, madame qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'avez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés. »

Voilà sur cet hymen que je me suis promis  
 Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;  
 Et ce déchaînement aujourd'hui me convie  
 A faire une action qui confonde l'envie,  
 Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait  
 De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.  
 (A Julien.) Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,  
 Et lui dites qu'afin de lui faire connaître  
 Quel grand état je fais de ses nobles avis,  
 Et comme je les crois dignes d'être suivis,  
 (Montrant Trissotin.) Dès ce soir à monsieur je marierai ma fille.

## SCÈNE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

**PHILAMINTE** (à Clitandre). Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,  
 A signer leur contrat vous pourrez assister ;  
 Et je vous y veux bien de ma part inviter.  
**ARMANDE.**prenez soin d'envoyer au notaire,  
 Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.  
**ARMANDE.** Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin ;  
 Et monsieur que voilà saura prendre le soin  
 De courir lui porter bientôt cette nouvelle,  
 Et disposer son cœur à vous être rebelle.  
**PHILAMINTE.** Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,  
 Et si je la saurai réduire à son devoir.

## SCÈNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

**ARMANDE.** J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées  
 Les choses ne soient pas tout à fait disposées.  
**CLITANDRE.** Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,  
 A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.  
**ARMANDE.** J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.  
**CLITANDRE.** Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.  
**ARMANDE.** Je le souhaite ainsi.  
**CLITANDRE.** J'en suis persuadé,  
 Et que de votre appui je serai secondé.

**ARMANDE.** Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.  
**CLITANDRE.** Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

## SCÈNE VII.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

**CLITANDRE.** Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux :  
 Madame votre femme a rejeté mes vœux ;  
 Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.  
**CHRYSALE.** Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre ?  
 Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin ?  
**ARISTE.** C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin  
 Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.  
**CLITANDRE.** Elle veut dès ce soir faire ce mariage.  
**CHRYSALE.** Dès ce soir ?  
**CLITANDRE.** Dès ce soir.  
**CHRYSALE.** Et dès ce soir je veux,  
 Pour la contrecarrer, vous marier vous deux.  
**CLITANDRE.** Pour dresser le contrat elle envoie au notaire.  
**CHRYSALE.** Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.  
**CLITANDRE.** (montrant Henriette). Et madame doit être instruite par sa sœur  
 De l'hymen où l'on veut qu'elle apprette son cœur.  
**CHRYSALE.** Et moi, je lui commande avec pleine puissance  
 De préparer sa main à cette autre alliance.  
 Ah ! je leur ferai voir si, pour donner la loi,  
 Il est dans ma maison d'autre maître que moi.  
 (A Henriette.) Nous allons revenir, songez à nous attendre.  
 Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.  
**HENRIETTE** (à Ariste). Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.  
**ARISTE.** J'emploierai toute chose à servir vos amours.

## SCÈNE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

**CLITANDRE.** Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,  
 Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.  
**HENRIETTE.** Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.  
**CLITANDRE.** Je ne puis qu'être heureux quand j'aurai son appui.  
**HENRIETTE.** Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.  
**CLITANDRE.** Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.  
**HENRIETTE.** Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;  
 Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,  
 Il est une retraite où notre âme se donne,  
 Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.  
**CLITANDRE.** Veuillez le juste ciel me garder en ce jour  
 De recevoir de vous cette preuve d'amour !

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

**HENRIETTE.** C'est sur le mariage où ma mère s'apprête  
 Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête ;  
 Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,  
 Que je pourrais vous faire écouter la raison.  
 Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable  
 De vous porter en dot un bien considérable ;  
 Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,  
 Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ;  
 Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles  
 Ne doit point éclater dans vos seules paroles.  
**TRISSOTIN.** Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;  
 Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,  
 Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses,  
 Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :  
 C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.  
**HENRIETTE.** Je suis fort redevable à vos feux généreux.  
 Cet obligeant amour a de quoi me confondre ;  
 Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre.  
 Je vous estime autant qu'on pourrait estimer ;  
 Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.  
 Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être ;

Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.  
 Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,  
 Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,  
 Que par cent beaux talents vous devriez me plaire ;  
 Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;  
 Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,  
 C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.  
**TRISSOTIN.** Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,  
 Me livrera ce cœur que possède Clitandre ;  
 Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer  
 Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.  
**HENRIETTE.** Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,  
 Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.  
 Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,  
 Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.  
 Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite  
 N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :  
 Le caprice y prend part ; et, quand quelqu'un nous plaît,  
 Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.  
 Si l'on aimait, monsieur, par choix et par sagesse,  
 Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse ;  
 Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.  
 Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,  
 Et ne vous servez point de cette violence  
 Que pour vous on veut faire à mon obéissance.  
 Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir  
 A ce que des parents ont sur nous de pouvoir ;  
 On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,  
 Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.  
 Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,  
 Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.  
 Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre  
 Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.  
**TRISSOTIN.** Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?  
 Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.  
 De ne vous point aimer peut-il être capable,  
 A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable,  
 Et d'étaler aux yeux les célestes appas... ?  
**HENRIETTE.** Eh ! monsieur, laissons là ce galimatias.  
 Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,  
 Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,  
 Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...  
**TRISSOTIN.** C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.  
 D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;  
 Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.  
**HENRIETTE.** Eh ! de grâce, monsieur !...  
**TRISSOTIN.** Si c'est vous offenser,  
 Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.  
 Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,  
 Vous consacre des vœux d'éternelle durée.  
 Rien n'en peut arrêter les aimables transports :  
 Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,  
 Je ne puis refuser le secours d'une mère  
 Qui prétend couronner une flamme si chère ;  
 Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,  
 Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.  
**HENRIETTE.** Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense  
 A vouloir sur un cœur user de violence ;  
 Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,  
 D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait ;  
 Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,  
 A des ressentiments que le mari doit craindre ?  
**TRISSOTIN.** Un tel discours n'a rien dont je sois altéré ;  
 A tous événements le sage est préparé.  
 Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,  
 Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires ;  
 Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui  
 De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.  
**HENRIETTE.** En vérité, monsieur, je suis de vous ravie ;  
 Et je ne pensais pas que la philosophie  
 Fût si belle qu'elle est d'instruire ainsi les gens  
 A porter constamment de pareils accidents.  
 Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,  
 Mérite qu'on lui donne une illustre matière,  
 Est digne de trouver qui prenne avec amour  
 Les soins continuels de la mettre en son jour ;  
 Et comme, à dire vrai, je n'oserais me croire  
 Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,  
 Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,  
 Que je renonce au bien de vous voir mon époux.  
**TRISSOTIN** (en sortant). Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,  
 Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

## SCÈNE II.

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE. Ah ! ma fille, je suis bien aise de vous voir ;  
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,  
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.  
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère ;  
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,  
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE. Vos résolutions sont dignes de louange :  
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change ;  
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,  
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.  
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte  
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE. Comment ! me prenez-vous ici pour un benêt ?  
HENRIETTE. M'en préserve le ciel !  
CHRYSALE. Suis-je un fat, s'il vous plaît ?  
HENRIETTE. Je ne dis pas cela.  
CHRYSALE. Me croit-on incapable  
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable ?  
HENRIETTE. Non, mon père.  
CHRYSALE. Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi  
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi ?  
HENRIETTE. Si fait.  
CHRYSALE. Et que j'aurais cette faiblesse d'âme  
De me laisser mener par le nez à ma femme ?  
HENRIETTE. Eh ! non, mon père.  
CHRYSALE. Ouais ! Qu'est-ce donc que ceci ?  
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.  
HENRIETTE. Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.  
CHRYSALE. Ma volonté céans doit être en tout suivie.  
HENRIETTE. Fort bien, mon père.  
CHRYSALE. Aucun, hors moi, dans la maison  
N'a droit de commander.  
HENRIETTE. Oui, vous avez raison.  
CHRYSALE. C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.  
HENRIETTE. D'accord.  
CHRYSALE. C'est moi qui dois disposer de ma fille.  
HENRIETTE. Eh ! oui.  
CHRYSALE. Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.  
HENRIETTE. Qui vous dit le contraire ?  
CHRYSALE. Et, pour prendre un époux,  
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père  
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.  
HENRIETTE. Hélas ! vous flatterez là les plus doux de mes vœux ;  
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE. Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle...  
CLITANDRE. La voici qui conduit le notaire avec elle.  
CHRYSALE. Secondez-moi bien tous.  
MARTINE. Laissez-moi : j'aurai soin  
De vous encourager, s'il en est de besoin.

## SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE,  
CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE (au notaire). Vous ne sauriez changer votre style sauvage,  
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ?  
LE NOTAIRE. Notre style est très-bon ; et je serais un sot,  
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE. Ah ! quelle barbarie, au milieu de la France !  
Mais au moins, en faveur, monsieur, de la science,  
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,  
Nous exprimer la dot en mines et talents,  
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE. Moi ? si j'allais, madame, accorder vos demandes,  
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE. De cette barbarie en vain nous nous plaignons.  
Allons, monsieur, prenez la table pour écrire.  
(Apercevant Martine.)  
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire !  
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?  
CHRYSALE. Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi :  
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE. Procédons au contrat. Où donc est la future ?  
PHILAMINTE. Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE. Bon.  
CHRYSALE (montrant Henriette).  
Oui, la voilà, monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE. Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE (montrant Trissotin). L'époux que je lui donne

Est monsieur.

CHRYSALE (montrant Clitandre). Et celui, moi, qu'en propre personne

Je prétends qu'elle épouse, est monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux ?

C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE (au notaire). Où vous arrêtez-vous ?

Mettez, mettez monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE. Pour mon gendre, mettez, mettez monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE. Mettez-vous donc d'accord ; et, d'un jugement mûr,

Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE. Suivez, suivez, monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE. Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE. Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE (à Chrysale).

Quoi donc ! vous combattez les choses que je veux !

CHRYSALE. Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille

Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE. Vraiment, à votre bien on songe bien ici !

Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci !

CHRYSALE. Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE (montrant Trissotin).

Et moi pour son époux voici qui je veux prendre.

Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYSALE. Ouais ! vous le prenez là d'un ton bien absolu !

MARTINE. Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes

Pour céder là-dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE. C'est bien dit.

MARTINE. Mon congé cent fois me fût-il hoc.

La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE. Sans doute.

MARTINE. Et nous voyons que d'un homme on se gausse

Quand sa femme chez lui porte le haut de chausse.

CHRYSALE. Il est vrai.

MARTINE. Si j'avais un mari, je le dis,

Je voudrais qu'il se fit le maître du logis.

Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse :

Et, si je contestais contre lui par caprice ;

Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon

Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.

CHRYSALE. C'est parler comme il faut.

MARTINE. Monsieur est raisonnable

De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE. Oui.

MARTINE. Par quelle raison jeune et bien fait qu'il est,

Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,

Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue ?

Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;

Et, ne voulant savoir le grec, ni le latin,

Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE. Fort bien.

PHILAMINTE. Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE. Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ;

Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,

Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.

Les livres cadrent mal avec le mariage,

Et je veux, si jamais on engage ma foi,

Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,

Qui ne sache A ne B, n'en déplaît à madame,

Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE (à Chrysale). Est-ce fait ? Et sans trouble ai-je assez écouté

Votre digne interprète ?

CHRYSALE. Elle a dit vérité.

PHILAMINTE. Et moi, pour trancher court toute cette dispute,

Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.

(Montrant Trissotin). Henriette et monsieur seront joints de ce pas :

Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas :

Et si votre parole à Clitandre est donnée,

Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE. Voilà dans cette affaire un accommodement.

(A Henriette et à Clitandre.) Voyez ; y donnez-vous votre consentement ?

HENRIETTE. Eh ! mon père !

CLITANDRE (à Chrysale). Eh ! monsieur !...

BÉLISE. On pourrait bien lui faire

Des propositions qui pourraient mieux lui plaire :

Mais nous établissons une espèce d'amour

Qui doit être épuré comme l'astre du jour ;

La substance qui pense y peut être reçue,

Mais nous en bannissons la substance étendue.

## SCÈNE IV.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE,  
TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE. J'ai regret de troubler un mystère joyeux

Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.

Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles

Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles.

(A Philaminte.) L'une, pour vous, me vient de votre procureur.

(A Chrysale.) L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE. Quel malheur

Digne de nous troubler pourrait-on nous écrire ?

ARISTE. Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

« Madame, j'ai prié M. votre frère de vous rendre cette lettre, qui  
vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que  
vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rappor-  
teur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès,  
que vous deviez gagner. »

CHRYSALE (à Philaminte). Votre procès perdu !

PHILAMINTE (à Chrysale). Vous vous troublez beaucoup ;

Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.

Faites, faites paraître une âme moins commune

A braver comme moi les traits de la fortune.

« Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus ; et  
c'est à payer cette somme avec les dépens que vous êtes condamnée  
par arrêt de la cour. »

Condamnée ! Ah ! ce mot est choquant, et n'est fait

Que pour les criminels.

ARISTE. Il a tort, en effet :

Et vous vous êtes là justement récriée.

Il devrait avoir mis que vous êtes priée,

Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt

Quarante mille écus et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE. Voyons l'autre.

CHRYSALE.

« Monsieur, l'amitié qui me lie à M. votre frère me fait prendre  
intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre  
bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis  
qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute. »

Oh ! ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout son bien !

PHILAMINTE (à Chrysale). Ah ! quel honteux transport ! Fil tout cela n'est rien.

Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste ;

Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste ;

Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.

(Montrant Trissotin.)

Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN. Non, madame, cessez de presser cette affaire.

Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,

Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE. Cette réflexion vous vient en peu de temps ;

Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN. De tant de résistance à la fin je me lasse.

J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,

Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE. Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,

Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN. Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,

Et je regarde peu comment vous le prendrez ;

FIN DES FEMMES SAVANTES.

Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie  
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie.  
Je vaudrais bien que de moi l'on fît plus de cas,  
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

## SCÈNE V.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE,  
CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE. Qu'il a bien découvert son âme mercenaire !

Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE. Je ne me vante point de l'être ; mais enfin

Je m'attache, madame, à tout ce que je destine,

Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,

Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE. Vous me charmez, monsieur, par ce trait généreux,

Et je veux couronner vos desirs amoureux.

Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE. Non, ma mère ; je change à présent de pensée.

Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE. Quoi ! vous vous opposez à ma félicité !

Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE. Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,

Et je vous ai toujours souhaité pour époux,

Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux

J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires :

Mais lorsque nous avons les destins si contraires,

Je vous chéris assez, dans cette extrémité,

Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE. Tout destin avec vous me peut être agréable,

Tout destin me serait sans vous insupportable.

HENRIETTE. L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.

Des retours importuns évitons le souci.

Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie

Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;

Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux

De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE (à Henriette). N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre

Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE. Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,

Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE. Laissez-vous donc fier par des chaînes si belles.

Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;

Et c'est un stratagème, un surprenant secours,

Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,

Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître

Ce que son philosophe à l'essai pouvait être.

CHRYSALE. Le ciel en soit loué !

PHILAMINTE. J'en ai la joie au cœur

Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.

Voilà le châtimeur de sa basse avarice.

De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE (à Clitandre). Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE (à Philaminte). Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE. Ce ne sera point vous que je leur sacrifie ;

Et vous avez l'appui de la philosophie

Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE. Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.

Par un prompt désespoir souvent on se marie,

Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE (au notaire). Allons monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,

Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.